Case FRC 19

A MES CONCITOYENS.

N°. 37.

AMIS, Citoyens, Frères, jamais un plus beau jour n'a lui ſur cette Ville & ſur cette Contrée; jamais le Ciel, après un orage, n'a paru plus ſerein à vos Aïeux & à vous-mêmes. De l'horreur, de l'effroi, du tumulte & de la ſédition, s'eſt élevé le calme le plus raſſurant, & la ſûreté la plus motivée. Une révolution auſſi ſubite, conſacre à jamais votre modération & votre ſageſſe, & place votre caractère National au plus haut degré. Citoyens, vous, ſur-tout, Magiſtrats honnêtes & vertueux, vous venez de conſacer la gloire de cette Cité. Le zèle, le courage, la prudence que vous avez déployés dans cette triſte circonſtance, doivent vous mériter les hommages de tous les cœurs. Comment, dans cet inſtant d'alégreſſe, où la commune joie a fait place à la terreur, où l'union des rangs, des claſſes, des individus, vient d'être cimentée avec autant d'éclat que de nobleſſe & de vertu, comment pourrois-je contenir les élans de ma ſenſiblité, & ne pas céder aux mouvemens de mon cœur? Grand & ſublime amour de la Patrie, première vertu de l'hom-

M J W 7 8

me, puiſque tu n'es que l'humanité même, mais l'humanité dans ſa plus grande étendue, j'admire tes étonnans effets; tu me replaces à ces temps de patriotiſme, devenus preſque fabuleux; tu nous en retraces les charmes; tu nous faits retrouver notre ancienne Patrie & ſa gloire; tu nous a rendus dignes de ſa célébrité, en nous inſpirant les mêmes vertus qui animèrent jadis nos Aïeux, & ont conſacré leurs noms dans l'Hiſtoire.

Que ne puis-je dignement célébrer un jour auſſi mémorable! que n'ai-je des talens & une voix proportionnée à un ſi noble ſujet! J'oſerois l'élever pour apprendre aux Nations Françaiſes, aux étrangères même, ce que peuvent l'honnêteté, la raiſon, la ſageſſe réunies & exaltées par la bonté du cœur, par le patriotiſme. Marſeillais! vous êtes ſenſibles & généreux: votre ame contient les ſemences, les germes de toutes les bonnes actions, de toutes les vertus, peut-être des grands talens. Cultivons des diſpoſitions auſſi heureuſes: la nature fut libérale envers nous: ne négligeons pas ſes bienfaits: rendons-les utiles; & ce que nous avons commencé avec ſageſſe, achevons-le avec cette ſupériorité de raiſon & de vues, qui doivent mettre le ſceau à votre renommée. Ne conſultez que

votre ame : elle eſt aſſez grande, aſſez élevée pour vous fournir les idées & les plans que la circonſtance exige.

Dans la criſe du moment, vous avez, Citoyens, paré aux inconvéniens les plus inſtans ; vous avez pourvu, avec célérité & avec juſtice, aux beſoins les plus preſſés. Vous allez vous occuper d'un plus grand ouvrage, d'un ouvrage par lequel vous allez fixer votre ſort, celui de cette grande Cité. Vous en ſentez ſans doute l'importance. Je ne vous dirai donc pas d'y ſonger : je ferois tort à vos lumières, à cette ſageſſe dont vous venez de donner des preuves éclatantes, ſi je me permettois d'en douter un moment ; je me mentirois à moi-même, je profanerois, je parjurerois le tribut d'éloges que je vous ai donné dans la ſincérité de mon cœur, dans la vérité de ma penſée ; mais daignerez-vous avouer le zèle qui m'anime & m'entraîne ; daignerez-vous écouter un moment les vœux d'un Citoyen que touche le ſoin de votre gloire ; que l'amour de ſa Patrie, de ſa Ville, tranſporte à tel point, que ſon unique ambition ſeroit de la voir le modèle des autres Cités, & qu'elle donnât, la première, l'exemple des vertus patriotiques. Ce vœu ne ſera point trompé : j'en ai la plus ferme eſpérance.

C'eſt dans cette confiance que j'oſerai donc, Citoyens, vous offrir le tribut de mes idées. Je ne me flatte pas qu'elles ſoient toutes dignes de votre approbation; je ne vous garantirai pas leur ſolidité & leur juſteſſe; mais la ſincérité des motifs, la pureté des intentions! perſonne du moins, je m'en flatte, perſonne, ſi je pouvois être connu, ne les révoqueroit en doute.

Telle eſt la marche de la Providence & l'effet de cet ordre admirable, que peut-être nous n'admirons pas en effet aſſez, que tous les revers qui nous affligent, les malheurs, les déſaſtres même portent avec eux le remède aux maux qu'ils occaſionnent, & le germe d'un bien inconnu.

Tel doit être, pour nous, le réſultat de la criſe allarmante que nous venons d'éprouver; & ce que les raiſonnemens les plus profonds, les diſcuſſions les plus éclairées & les plus évidentes, n'auroient pu produire, un inſtant l'a opéré; en changeant votre adminiſtration fiſcale, il vient de vous rendre le ſervice le plus eſſentiel, & de vous procurer le bienfait le plus ſignalé que vous euſſiez jamais pu deſirer. Sentez-en tout le prix & toute l'étendue, Citoyens! Si vous n'en êtes pas convaincus, méditez-le, cet im-

portant ſujet, pour vous en convaincre, & maintenez cet heureux affranchiſſement du régime fiſcal, qui, quoique vous en diſiez, il y a quelques mois, non-ſeulement enchaînoit votre liberté, mais l'avoit envahie au point que je la voyois entièrement perdue. Occupez-vous donc à conſerver ce que vous avez recouvré : conſolidez cet affranchiſſement ; & que l'intérêt perſonnel, toujours borné, toujours aveugle ſur ſes propres avantages, ne limite pas vos efforts, & ne vous ramène pas à des plans vicieux & funeſtes. Croyez que la vérité & la juſtice ſont les moyens les plus nobles & les plus sûrs de la proſpérité publique, du bonheur individuel, & les baſes ſolides de la liberté. Si vous vous pénétrez bien de ce principe, qui sûrement a votre aveu, vous en connoitrez toute l'utilité & les conſéquences infiniment bonnes, infiniment ſalutaires, qui en découlent. Rapportez donc tous vos plans à ce grand principe, & ne craignez pas de vous fixer à la méthode la plus ſimple, parce qu'elle ſera la plus juſte. Nous devons un tribut à l'État ; nous devons concourir aux dépenſes néceſſaires de la Cité : ces deux ſortes de tribut impoſent la loi d'une contribution, d'un impôt régulièrement perçu & juſtement réparti. A quelles formes donnerez-vous la préférence ? Heureuſement

pour vous, Citoyens, en vous affranchiſſant de l'impoſition injuſte & cruelle qui porte ſur les premiers objets de la vie, néceſſaires à votre ſubſiſtance & à celle du pauvre, vous vous êtes interdit un mauvais choix, & épargné l'embarras d'une alternative, entre laquelle la plupart d'entre nous avons flotté long-temps incertains. Je vous félicite donc de n'être plus expoſés à adopter un ſyſtême deſtructeur, à vous arrêter à un plan vicieux. Puiſque vous êtes aſſez heureux pour vous être affranchis de la double tyrannie du monopole & de la fiſcalité, vous connoiſſez les écueils que vous avez à éviter : vous n'irez plus y briſer le Vaiſſeau de la choſe publique. Tirons du moins cet avantage de nos erreurs précédentes.

J'ai la plus grande confiance aux lumières de ceux que vous avez déſignés pour travailler aux objets de l'Adminiſtration publique. Il ſera ſûrement ſage le plan qu'ils adopteront pour la formation de vos Conſeils, pour l'ordre de votre Adminiſtration, pour la repréſentation de votre Municipalité, le nombre & la qualité de vos Chefs. Sans doute, pour l'objet de l'impôt, ils éloigneront ce qui tend à l'arbitraire, tout ce qui ne préſente ni une baſe ni un gage. Ils ſe garderont de tout ce qui a l'air ou porte le nom d'une taxe perſon-

nelle, ſoit à raiſon des facultés préſumées ; ſoit à raiſon de l'induſtrie. Ils affranchiront entièrement les portes de votre Ville. Par leurs ſoins généreux, par leurs vues libérales, la franchiſe de la Cité donnera l'exemple & ſollicitera la franchiſe du Port, que nous réclamons ; &, par-là, s'établira entre la Province, entre les Provinces voiſines, une communication libre, une correſpondance mutuelle de ſecours & de beſoins, & cette union, cette amitié réciproque auxquelles les petits intérêts, les petites jalouſies ne pourront plus porter atteinte. Je me perſuade que, guidés par les bons principes, ils établiront une règle qui, loin de les contrarier, leur ſera conforme, & en démontrera la vérité par les bons effets.

C'eſt un genre de démonſtration qu'il importe de donner à la France. Déja la déclaration que la Nobleſſe & le Clergé vous ont faite dans l'Aſſemblée des trois Ordres, en applanit les difficultés, s'il avoit pu s'en élever quelqu'une. Pourquoi exalterois-je ici la conduite noble & magnanime des deux premiers Ordres ; cette franchiſe, cette généroſité, cette cordialité fraternelle qui les animoit, & dont ils ſont pénétrés, lorſqu'ils croient n'avoir que rendu hommage à la juſtice, & que la ſeule récompenſe qu'ils de-

588

ſirent eſt l'approbation de leur conſcience & le ſentiment de leur devoir ? Prélat digne de notre vénération ! généreux Citoyens ! votre modeſtie, votre déſintéreſſement, votre vertu, ne ſauroient nous impoſer le ſilence de l'ingratitude, & nous empêcher de vous rendre un juſte tribut d'amour & de reſpect. Souffrez qu'un Compatriote des plus ignorés, mais non des moins ſenſibles, vous en adreſſe l'offrande, en attendant qu'un organe plus digne d'être l'interprète de ſes Concitoyens, vous en exprime les ſentimens & les vœux.

Il en eſt un, ſur-tout, de vœu, que je ne puis m'empêcher de laiſſer éclater ici, auquel je me perſuade que vos ames élevées applaudiront. C'eſt à elles qu'il appartient de provoquer le concours de toutes les ames honnêtes, qui, ſans doute, attendent que vous leur donniez l'exemple. Le cri de la Patrie rappelle des Magiſtrats abſens. Oublions tout ſujet de plainte, tous les griefs, toutes les animoſités perſonnelles. Que ce jour ſoit à jamais mémorable par la réunion des cœurs ! Que le règne de la concorde & de la paix commence ! Que le titre ſeul de Concitoyen excite en nous les ſentimens d'amitié, de cordialité, de tendreſſe ! Ne ſoyons plusqu'un Peuple de Frères.